



Chemins  Nocturnes

ANTONIN VARENNE

L E MUR,
LE KABYLE
ET LE MARIN

ROMAN NOIR



Viviane Hamy

Extrait de la publication

Le livre

« Le vieux approchait. Le Mur accéléra pour le croiser à la hauteur du parking souterrain. Tape pas trop fort George, va pas le tuer, l'ancêtre, reste calme. Bendjema s'arrêta et redressa. Qu'est-ce qu'il fout, bordel ? s'inquiéta le boxeur en ralentissant.

C'était un sac d'os. Autour des yeux, au-dessus des pommettes hautes, des rhizomes de rides profondes.

Les lèvres de l'Arabe tremblèrent :

- Qui vous envoie, monsieur ?

Crozat était pétrifié. Une fatigue centenaire embrumait le regard du vieux.

- Vous ne savez pas ? Si vous voulez, je peux vous expliquer. Depuis le tabassage d'Alain Dulac, je savais que je serai le suivant.

- Vous avez une arme dans votre poche ?

- J'ai bien plus que cela, monsieur, j'ai une guerre. »

Un voyage âpre dans le temps : 1957-2009. Dans les mois qui précédèrent sa mort, le père s'était décidé à dire son " refus " de partir pour l'Algérie, et la sanction qui s'ensuivit : l'affectation dans un DOP, un de ces lieux destinés à la " recherche du renseignement par la torture ".

Le talent d'Antonin Varenne a fait le reste. Un exercice sur le fil de l'émotion et du besoin d'exorciser. *Le Mur, le Kabyle et le marin...* Un combat contre l'oubli. 2009. Sur un ring, un boxeur observe sans

complaisance l'adversaire qu'il va affronter, un gamin de vingt ans...

Faisant fi du manichéisme, le roman bouleverse par la justesse du plus humble de ses personnages, comme par son intuition des rêves d'une génération saccagée.

L'auteur

Né à Paris en 1973, Antonin Varenne n'y restera que quelques mois avant d'être enlevé par ses parents pour vivre aux quatre coins de France, puis sur un voilier. Il n'y reviendra qu'à vingt ans, pour poursuivre des études à Nanterre.

Après une maîtrise de philosophie (Machiavel et l'illusion politique), il quitte l'Université, devient alpiniste du bâtiment, vit à Toulouse, travaille en Islande, au Mexique et, en 2005, s'arrime au pied des montagnes Appalaches où il décide de mettre sur papier une première histoire. Revenu en France accompagné d'une femme américaine, d'un enfant bilingue et d'un chien mexicain, il s'installe dans la Creuse et consacre désormais son temps à l'écriture.

Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Geronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu

L'Homme à l'envers

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

Pars vite et reviens tard

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

Sous les vents de Neptune

Dans les bois éternels

Un lieu incertain

L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN

Les Quatre Fleuves

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN

Meurtre chez Tante Léonie

Meurtre à Petite-Plaisance

Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)

Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK

Un été pourri

La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD
Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL
Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

SANDRINE CABUT / PAUL LOUBIÈRE
Contre-Addiction
Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO
Une sorte d'ange

ERIC VALZ
Cargo

ANTONIN VARENNE

LE MUR,
LE KABYLE ET LE MARIN

VIVIANE HAMY

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, mars 2011
D'après une conception graphique de Pierre Dusser
© Photo de couverture : David Waldorf / Corbis
ISBN 978-2-87858-520-9

*À cet Algérien et à ce jeune Français
au milieu des manifestations ;
à leur idée un peu folle de trouver parmi tous les CRS
celui qu'ils cherchaient, une arme dans la poche.
À ce jour, le CRS n'en a rien su.*

I

1

Avril 2008

Des jours que j'ai ce mec en face de moi.

Cette salle, elle était différente, mais je la connais. Pas la première fois que je combats ici.

Quatrième round.

Le ring est dur. Les vieux bourrins préfèrent les terrains lourds.

Kravine a dopé son mec. Deux reprises et je le cueille.

Des bras, le salaud. Des bras mais pas de ventre. J'vais rentrer dedans. La dope va le lâcher. Il lui restera ses vingt ans. Qu'est-ce qu'on sait à vingt ans ?

Concentre-toi.

Une belle gueule, ce Noir. Des ressorts à la place des mollets, des épaules de tueur et une belle allonge. Un match de merde, ouais.

Trop de rebond. Quatre-vingt-onze kilos. L'avantage est pour lui sur ce futon. Vingt ans de moins. Quarante balais, George.

Bougerai pas avant qu'il soit naze. Fait pour encaisser. George, il encaisse comme un mur. Le Mur. C'est comme ça qu'on m'appelle. Ou George le Flic. J'aime pas qu'on m'appelle comme ça.

Concentre-toi.

J'me fatigue moins à prendre les coups qu'à les éviter.

Combien de temps encore tu vas encaisser? Faudra bien que les comptes s'équilibrent.

Pense pas à ça! Boxe.

Il essaie de placer son pied gauche, me tourner par l'extérieur. J'ai pas d'extérieur. Quatre murs. Des crochets de première. Il vient d'une île, me souviens pas laquelle. Une machine à tuer. Il me regarde dans les yeux.

Kravine a choisi la salle.

Paolo s'est arrangé avec lui. « Un combat pour toi, George. » Match de merde.

Encore une réputation. Kravine veut que son nouveau se fasse les dents dessus. Tout le monde dit que je suis fini. Kravine se méfie quand même. La dope, le ring, la salle pleine de mecs qui sont pas venus pour moi. Changement d'affiche à la dernière minute. Un vieux truc. J'ai pas de public.

J'en ai jamais eu.

Un combat de merde pour toi, George.

Encore envie de monter sur le ring. De plus en plus.

Mal aux bras. Manque de souffle. Et l'autre qui respire comme une loco.

La peau blanche. Pas vu le soleil depuis belle lurette... Et lui, noir, jeune, des dents à bouffer des os... À quoi tu penses, George! Contre, nom de Dieu, contre. Reste pas sans rien faire.

Un tronc d'arbre, t'es un tronc d'arbre. C'était quoi? Un direct. Pas vu venir. Il m'a transpercé. Je l'ai pris dans le front. Sauvé. Sonné. Ça bourdonne dans mes oreilles, tout est flou. Un autre enchaînement et j'étais foutu.

Mais j'ai vu sa grimace.

Refais le net. S'est passé quelque chose, George, là, maintenant.

Il a mal au poignet droit.

Il a changé sa garde, finis la mixte et ses coups fourrés. Il a remonté ses gants, il perd du jus. Il se méfie des coups. Ça que j'attendais : ses gants trop hauts.

Son foie est pour moi.

Les poignets fragiles. Son point faible, George, la fissure par où tout fout le camp. Rossi, l'épave qui lui sert d'entraîneur, est trop con pour lui dire de faire gaffe à sa garde ; il lui gueule de taper plus fort... C'est pas le problème, il cogne déjà comme une massue, son mec. Kravine le sait aussi. J'entends sa voix de crécelle, au premier rang, qui hurle à son poulain de pas changer sa garde. Mais ça n'a rien à voir non plus. C'est le moral, fils, le moral qui craque avec les doigts.

Encore deux reprises à jouer au sac.

Les bras, ça va. Ça partira quand il faudra.

Je lui laisse ma tête. Elle tiendra. Il croit que je peux plus bouger. Il s'acharne sur ma gueule, le sang coule dans ma bouche.

Corps à corps. Casse-toi en deux, mets ta tête dans sa poitrine. Là. Il m'arrache les oreilles avec ses gants, des coups dans les reins quand l'arbitre voit pas. Les ficelles de Kravine, je les connais toutes.

Je le repousse, il est plus léger. Il mouline. Il se répète. La dope qui s'envole... Trente secondes avant la fin du quatrième. Kravine l'a briefé. Le sixième round. George, toujours au sixième.

Je pisse le sang, les arcades en charpie. Mais je serai là pour le cinquième. George le Mur. Je serai là.

Il s'énerve. Il veut m'avoir avant le six. Avance. Pousse-le, là, avec tes coudes, dans les côtes. Respire. Cogne. Pousse. T'es bien, avance. Bouge tes jambes. La tête dans les épaules. Il comprend pas ce que tu veux. Là. Il est paumé. Un crochet du droit, mou, un piège à mouches. Me prend pour un vieux punching-ball. Il pare. Là. Main-

tenant. Uppercut du gauche, dans son contre, les pieds vissés au sol, le dos droit, la hanche qui suit. Parfait.

Il a rien vu venir. Je l'ai cueilli au menton. Une seconde avant le gong.

Il a l'air surpris. Son cerveau a dû sacrément taper dans sa caboche.

Passé à un doigt du *down*. Il le sait.

Toi aussi tu sais...

T'as déconné, George.

Le moral, pas avant... Il a vingt ans, George. Tu l'as sonné, mais t'as perdu des forces, juste avant sa minute de repos.

T'écroule pas sur le tabouret, surtout lui montre pas. Les mains de Paolo sur mon visage. Début de crampes dans les mollets.

Il me regarde dans son coin. Il a les nerfs, avec ses pieds qui arrêtent pas de bouger. Il va faire n'importe quoi, il veut me tuer. En une minute, il va récupérer ; dix fois plus vite que moi.

Paolo me fait la leçon, me tartine de vaseline, me balance son jus d'adrénaline sur ces saloperies d'arcades plus bonnes à rien. Il me dit de pas faire le con.

- Arrête de jouer au cador, George ! Attends qu'il soit vidé, sinon il va te rentrer dans le lard !

Je regarde le jeune Noir, à l'autre bout de la diagonale. Deux ou trois victoires et il sera prêt. Bientôt pro. Un vieux machin sur le chemin...

- Tu m'entends, George !

Le public dans la salle, les gens parlent, ils se foutent de ce qui se passe sur le ring. Paolo se rend pas compte, j'en bave comme j'en ai jamais bavé.

- Quoi ?

- Il est pas au point mais il est pas encore lessivé, fais pas le malin. Continue à lui faire les poignets. Cherche son ventre. Deux reprises, bouge pas avant !

Ma gueule défoncée, c'est la stratégie de mon entraîneur.

Bien sûr qu'il me rappelle mes vingt ans.

Y a quoi dans son coin ? La jeunesse, l'envie de gagner pour des raisons qu'il connaît pas encore ; une petite copine, besoin de sortir du trou dans lequel il a grandi ; Carlier, bon soigneur, lui vaporise le visage, le tartine de vaseline et de camphre, qui lui masse les poignets. Je vois ça, Carlier, je te vois qui t'inquiètes pour les mimines de ton boxeur... Au premier rang avec sa poule sapée rose et or, Kravine, le gérant de la boîte. Combien il a gâché de carrières, Kravine ? T'as intérêt à te tirer de ses pattes, gamin... Mais ça se voit à ta belle gueule que tu sais te défendre.

Ouais, y a du monde dans ton coin.

En face... Paolo, vingt ans de boxe et trente ans de galère, sourdingue, le foie pourri, un œil foutu ; Paolo le Portugais, terreur plume en son temps, entraîneur pour la forme, surtout soigneur, un vrai chirurgien mais pas foutu de faire un bandage correct. Trop de coups sur la cafetière, le Paolo ; content de l'avoir de mon côté. Paolo, et puis quoi ? Merde, c'est pas le moment de penser à ça. Le boulot, l'appartement, les filles, l'entraînement... Ta gueule, George ! Pense pas à ça. Avec ton boulot que personne peut encadrer, ouais. Et lui, là-bas. S'il arrêtait la boxe, il pourrait être mannequin. Ma gueule de sac, brigadier depuis quinze ans, qui s'obstine à courir ses cinq bornes tous les matins, histoire d'avoir un...

- Oh ! George ! C'est pas vrai, à quoi tu penses ?

- Quoi ? Qu'est-ce tu dis ?

- Bouge !

Merde, la cloche. Le cul en plomb. Rien entendu.

Encore envie de monter sur le ring.

Ce salaud de Paolo a pas rincé mon protège-dents. Du sang plein la bouche. Il sait que je déteste, pour me mettre en rogne.

Cinquième round.

Retour au centre.

On s'observe.

Le jeunot est plus prudent. En colère, mais pas con. Il danse plus comme une folle et il fait gaffe à ses placements. Ça va pas être du gâteau. Faudra que j'en place deux ou trois avant le sixième. Paolo se rend pas compte. Si je le ralentis pas maintenant, il va m'avoir. J'ai les jambes...

Qu'est-ce qui s'est passé? J'ai un genou à terre. Et un gant.

C'est quoi cette voix?...

L'arbitre. Il a commencé à compter. Déjà trois... Prendre toutes les secondes. Putain j'en ai besoin.

Respire George.

Cinq... Six...

La tête qui tourne.

Sept...

L'autre qui m'attend.

Huit...

Debout.

L'arbitre me regarde dans les yeux, sa voix est bizarre. Il inspecte ma gueule de Picasso, ce qu'il voit a pas l'air de lui plaire. Je lui dis que ça va, j'essaie de le fixer même si j'y vois que dalle. Il fait la grimace.

Pas un K.-O. technique.

Pas maintenant. Merde, pas maintenant.

Je sautille, ça tangué.

L'arbitre me regarde faire le malin, il est pas dupe.

Il me dit un truc que je comprends pas tout de suite.

- Tu vas l'avoir ton K.-O., si c'est ça que tu veux.

Pourquoi il a dit ça ? Pourquoi il a jeté un coup d'œil au premier rang ?

Des lumières blanches dans les yeux.

L'arbitre me laisse continuer, certain que je vais me faire rétamer. Kravine l'a dans sa poche... Qu'est-ce que je fous là ?

J'ai la trouille.

La première fois. Ses gants sont en fer, je vais crever. J'ai la trouille... La cloche. Ça va recommencer. Que...

Ta garde !

La tempête. Il pleut des gnons.

Tout est arrangé. Ils ont programmé ma mort, tous. Qu'est-ce que je dois faire ?

Je suis debout. T'es debout, George.

T'es encore là.

C'est la boxe.

Les gants du Noir sont pas truqués. Ta gueule est à toi, c'est elle qui reçoit, tes jambes sont à toi et elles te portent, les gants sont toujours au bout de tes bras, ils bougent, ils sont à toi.

Je sens plus les coups.

Mais je sais qu'ils existent. Les coups sont pas truqués. Il frappe pour de vrai, j'encaisse pour de vrai. Pas truqué. La boxe. Ma vie.

Garde au menton, planque-toi derrière. Personne me fera descendre de ce ring.

J'ai la trouille.

Je vais buter Kravine.

Un tourbillon noir. Il est partout. Où est le ring ?

Perds pas le fil, George ! Tes yeux, bon Dieu. Garde les yeux ouverts. T'as l'expérience et il est furieux. Il prend son élan comme à l'entraînement. Regarde, nom de Dieu. Il est à bout de souffle à force de mouliner.

Respire.

T'as plus peur, t'as la haine, t'as l'expérience.

T'as pas trop morflé.

Laisse-le te pousser. Vas-y. Recule. Les cordes sont pas loin derrière. Tu récupères, ta garde tient le coup. Appuie-toi sur lui. Va te planquer dans ses bras. Là. Tu le débectes, tu pues la sueur et l'âge, George. Tu lui colles à la peau. Il t'insulte, il essaie de te bouffer l'oreille.

L'arbitre regarde même plus.

Reviens lui chialer sur l'épaule. Ton poids sur lui.

Laisse-le te pousser.

T'as encore tes bras. Il s'est épuisé, t'as tenu bon, George, t'es toujours debout.

Kravine gueule à son poulain de se barrer de là, plus fort que Rossi qui a fini par se réveiller.

Les narines dilatées comme un trotteur, regonflé à bloc.

Il me connaît Kravine, il connaît la boxe même s'il chie dessus. Ils gueulent à leur protégé de dégager, mais le jeunot entend plus rien. Il est à la cour d'école, ses coups ressemblent plus à rien. Paolo doit se marrer de toutes ses vieilles gencives déchaussées.

Tombe dans les bras du grand Noir, t'es une vieille loque. Laisse-le croire, laisse-les gueuler.

Il me repousse de rage.

Maintenant.

Rebondis sur les cordes. Ta dernière chance.

De l'aïkido mon pote; c'est tes vingt ans qui vont te revenir dans la gueule.

Bras au-dessus de la tête, il a oublié la boxe, plus aucune synchronisation.

Quatre-vingt-onze kilos dans un seul gant. Catapultés dans son plexus, à l'expiration. J'aurais pu le tuer. Pas eu la force.

Il a viré au gris, les pieds en canard, les yeux grands ouverts.

J'arrive à fléchir les jambes. Des petits pas. Pousse-le, George, fais-lui traverser ce ring dans l'autre sens.

Bouge, nom de Dieu, le lâche pas sinon t'es foutu.

Putain, que mes gants sont lourds. Tiens le coup. Direct, jab, jab, c'est mou, mais ça suffit. Je vais l'avoir. Regarde Paolo, regardez, je vais l'avoir! Gaffe, il sait boxer en reculant, serre-lui la vis, le laisse pas se reprendre. Il balance ce qui lui reste. Des tonnes de forces, mais il sait plus s'en servir. S'il trouve une allonge, t'es mort. Là, tu l'as, bouscule-le, nom de Dieu. J'ai plus de forces. Au flanc, il va lâcher. Trop de questions sur sa gueule; il arrive plus à penser. J'ai plus de forces.

Jab, crochet, crochet. C'est plus des coups, c'est de l'intox.

Le foie, les côtes, le cœur.

La précision, c'est ta seule chance.

Plus de force, seulement des kilos.

Des crampes aux épaules, les mains brûlantes, du sang plein les yeux. C'est la fin, pour lui ou pour moi. Y aura pas de purgatoire.

Le gamin encaisse, le poteau le tient debout. Il tombe pas, il lâche pas, nom de Dieu! La volonté, vingt ans dans les guiboles. J'ai plus rien!

Je veux pas perdre. J'y arrive plus. Qu'est-ce qu'il attend pour me tuer? Te fous pas de ma gueule, finis-moi, bordel, j'ai plus de forces! Qu'est-ce que t'attends!

Il... C'est fini. Il abandonne. Ses bras tombent. Je vois sa tête, là, devant moi, je vois plus ses gants. Qu'est-ce que je fais?

Boxe, George. Boxe, nom de Dieu, si c'est la dernière chose que tu dois faire avant de crever!

Une fois, deux fois, crochet aux tempes.

Le menton, décolle-lui la cervelle. Uppercut, le bras qui tremble, mes dernières forces, minable, suffisant, *in extremis*...

J'y crois pas.

Vingt ans qui s'écroulent entre mes jambes.

Presque envie de les rattraper.

Je tiens à peine debout. Je vais dormir dix ans.

Il est tombé assis. Le compte.

Six. Sept. Il ouvre les yeux. Il est pas mort, ses yeux me balancent encore des coups. J'ai la trouille. Reste assis gamin, te relève pas. S'il te plaît... te relève pas. Laisse-moi ce match. Huit. Il attrape les cordes. T'en auras d'autres, laisse-moi celui-là. Il dérape. Neuf. L'arbitre lui laisse des secondes d'une demi-heure. Le gamin secoue la tête. Je le fixe, comme si mes yeux pouvaient peser sur ses épaules. Il décolle un genou, il est magnifique, il se redresse. Il dérape, il retombe. L'arbitre peut pas attendre plus longtemps. Dis-le bordel !

Dix.

Terminé...

Une seconde.

Une seconde et il se relevait.

Je le quitte pas des yeux. Plus d'air, à moitié asphyxié.

Le public applaudit, je vois plus la salle.

Je reste debout devant le même.

Carlier lui enlève son protège-dents, lui dit de respirer par le nez. Le gamin me toise. Ça y est, il ferme les yeux, se laisse vaporiser de la flotte sur la tronche.

Vieux bourrin plein d'écume, sa défaite me fait peur.

Je voudrais le remercier.

T'as gagné. Essaie de sourire, George, t'es heureux. T'as gagné.

Il ouvre les yeux. C'est passé. Il reprend ses esprits, il réfléchit. Il me sourit.

Pas la force de faire mon tour de ring.

George, toujours au sixième. Sauf quand on me laisse ma chance au cinquième...

Te mens pas.

C'est lui qu'a gagné, assis sur son tabouret à reprendre déjà des forces.

Paolo me jette mon peignoir sur les épaules. J'ai froid.
Je sue comme un bœuf et j'ai froid.

Un beau match en fin de compte.

Kravine peut pas tout salir.

Paolo sourit, le vieux salaud est content. C'est lui qui lève mes gants. Je vais m'écrouler.

Le grand Noir est debout, il vient au milieu du ring en sautillant, je pose un gant sur son épaule de tueur et je lui dis :

- T'as perdu, gamin, mais je mettrai plus de temps que toi à m'en remettre.

Il colle sa bouche à mon oreille déchirée.

- Merci pour la leçon, Papi. À la prochaine.

Il sourit.

Un bon boxeur.

*
**

Le public quittait le Sporting de Juvisy en colonnes lasses. Hommes de tous les âges, quelques femmes, des poivrots, d'anciens boxeurs, des jeunes des clubs du coin. Le match des lourds terminé, la salle se vidait. Petits paris, l'enthousiasme évanoui d'un soir de semaine. Restait l'odeur de sueur, mélangée au liquide javellisé qu'un employé de mairie étalait sur le ring, essorant sa serpillière dans un seau.

Dans la rue, les traînards commentaient le dernier combat.

George le Mur - trente-huit victoires dont vingt-trois par K.-O., huit défaites par décision -, George Crozat, vainqueur par K.-O. à la cinquième reprise contre André Gabin, onze victoires dont sept K.-O., deux défaites; une par K.-O. Dans une salle désertée, le Mur avait infligé à Gabin son premier knock-out; un effort désespéré passé inaperçu.

Les disjoncteurs claquaient dans le vide. Un seul vestiaire était encore éclairé au fond du bâtiment.

Crozat, enroulé dans son peignoir bleu marine, était assis sur la table de massage. Ses pieds nus pendaient dans le vide et sa main droite désenflait dans un seau de glaçons. Paolo coupait aux ciseaux les derniers bandages de sa main gauche. Dans la pénombre carrelée du vestiaire, les vieux pugilistes avaient l'air de morceaux de cire en train de fondre. Depuis la fin du compte, chaque geste avait la lenteur des habitudes, et les précautions d'une nostalgie cassante.

– T'es vraiment nul pour les bandages. La prochaine fois, je dis aux types de la commission de te virer.

Paolo s'ébroua, prêt à jouer le jeu.

– *Caralho!* J'ai pas vu à quel moment y t'ont posé problème, mes bandages. À la tête de Gabin, je me suis dit qu'ils étaient bien comme ça, non? Ça lui déformait la gueule comme y fallait.

George ouvrit et ferma sa main que la glace ankylosait.

– Ouais, ça ira pour cette fois.

Le Portugais frappa la cuisse du Mur avec un clin d'œil, habitude qu'il n'avait pas perdue depuis que son œil gauche était mort. Le Portugais arracha d'un coup sec la dernière bandelette.

– Va prendre ta douche, je vais chercher le chèque.

George baissa les yeux sur le seau.

– Combien c'était?

– Le tarif habituel, quatre cents. On peut pas gonfler les frais plus que ça, tu le sais.

– Et combien tu prends, vieux salopard?

– Comme toujours, la totalité.

George ne souriait toujours pas.

– Paolo...

Paolo enfouit sa trogne embarrassée dans le sac de soins.

– Il a vingt ans, George, et il était défoncé. T’as gagné deux fois plus qu’il a perdu. Va prendre ta douche ; avec ma part de misère, je te paie à bouffer. On va fêter ça.

George se laissa glisser de la table, mais ses jambes lâchèrent. Il s’appuya à l’épaule de son entraîneur.

L’eau chaude coula sur sa nuque, puis lentement il ouvrit l’eau froide. La douche écossaise n’était pas recommandée après un combat, un coup à s’exploser le cœur. Mais George en avait besoin, pour calmer les idées qui tournaient dans sa tête.

Il était venu pour gagner. Il avait gagné et c’était pire que d’avoir perdu.

Raccrocher les gants.

Fini la boxe ? Plus rien que son boulot. Et la thune ? Plus de boxe, plus de filles. Il cracha une salive épaisse, mêlée de sang, qu’il regarda s’enrouler autour du siphon.

Il pouvait trouver quelques amateurs à entraîner. Bosser avec Paolo. Un club dans une banlieue, initié des jeunes. Ou bien au Ring du 14^e, où s’entraînaient les autres flics ; Marco lui trouverait bien une place là-bas... Bosser la journée avec les collègues, et dans la salle le soir aussi.

Non merci.

Continuer à boxer ? Des matchs de troisième zone... S’acharner jusqu’à perdre un œil, se faire ratatiner la cervelle par des débutants.

Il sortit de la douche en essuyant ses cheveux taillés en brosse, avança prudemment sur le carrelage glissant. La porte du vestiaire claqua.

– Je sais pas si on va dîner, Paolo, j’suis vanné, tu veux pas me...

Il serra les poings, où des verres se brisaient.

– Salut, le Flic. Beau match.

Kravine, une cigarette plantée dans le coin de la bouche.

George baissa les yeux et noua la serviette autour de sa taille.

- Qu'est-ce que tu veux ?

- Te féliciter. Tu le mérites, sincère.

- Tu te déplaces jamais sincèrement, ni gratuitement.

Qu'est-ce que tu veux ?

George enfila un caleçon et un tee-shirt pendant que Kravine, mains dans le dos, tournait autour de la table de massage.

Kravine avait boxé dans sa jeunesse, pas longtemps. Un vicieux, un mi-lourd jamais capable de trouver un style, d'ajouter la technique à ses poings ; il avait laissé tomber les combats pour se rabattre sur l'entraînement, avant de devenir promoteur.

La boxe était pleine de types comme lui. Elle devait en avoir besoin d'une manière ou d'une autre. Il promettait le succès et l'argent, la victoire sans parler des défaites, s'arrangeait pour que ses mecs y goûtent assez pour y croire. Avant de se faire détruire parce qu'ils n'étaient pas assez entraînés. Matches truqués, dope, classements bidon, investissements sans risques, carrières à la trappe. Pas du sport. De l'argent. Kravine allait de plus en plus loin pour trouver des pigeons. Les culs-terreux de province ne suffisaient plus aux requins dans son genre. Jusqu'en Afrique, pour trouver des combattants prêts pour une poignée de main et de billets à se faire voler leur talent.

George en savait quelque chose, même s'il était de Montrouge.

Kravine était de ces types qui viennent te plaindre après t'avoir mis dans la merde.

Le Mur se laissa tomber sur un banc du vestiaire. Un rictus tordit son visage couturé ; il s'imaginait Robert Kravine dans un bidonville africain, époussetant son trois-pièces les pieds dans la merde de chèvre.

- T'as un coup d'œil qui s'invente pas, tu l'as toujours

eu. Un beau combat, George, vraiment. T'es passé à côté d'une grande carrière, on le sait tous ; t'étais fait pour les championnats...

- Tu sais très bien ce qui s'est passé, joue pas au con avec moi.

Kravine fit quelques pas, tourna le dos à George.

- Comme je disais, un beau combat. Mais tu sais que t'en as plus beaucoup dans les gants.

George se rhabillait lentement. Pour ne pas montrer à quel point il avait mal, plié en deux, en enfilant ses chaussettes. Se tirer d'ici, ne rien entendre, avaler trois Nurofen et dormir.

- Crache le morceau.

- J'ai une proposition. Je vais pas y aller par quatre chemins, tu connais la musique. Je te prends dans mon équipe. Tu fais le sparring pour mes gars, tu donnes quelques conseils, tu bosses avec Rossi et je te mets un billet de deux cents dans la poche chaque semaine.

- Et la suite ?

- Sacré George ! T'as la vista, je l'ai toujours dit. Je te trouve aussi des combats de temps en temps. Maintenant, pour monter sur le ring, on te proposera que de la merde pour pas un rond. Moi je te trouve des combats pas dégueux. Tu peux tenir encore un an, même deux avec la forme que t'as. Je garantis un palmarès avec des victoires de temps en temps, pour te maintenir à flot, du cinquante cinquante, quoi. Tu ramasses les billets des matchs en plus, et quand je te demande, tu boxes contre les mecs que je te dis. Tu quittes pas tout de suite le circuit et tu peux continuer à te payer tes filles... Je te connais, va. Dans deux ans, je te garde comme entraîneur, avec des types qui valent le coup d'être coachés. Qu'est-ce que t'en dis ?

George hésita à se lever de son banc. Ses paupières

tuméfiées s'entrouvrirent, sans qu'il puisse regarder Kravine en face.

- Tu manques pas d'air, espèce de faux cul.

Paolo entra dans le vestiaire un chèque à la main.

- Ça y est! J'ai notre paye, champ... Qu'est-ce qu'y fout là, lui?

Kravine regarda sa montre.

- Salut, le Portugais.

- Sal... Qu'est-ce qu'y fout là?

- Juste venu vous féliciter. Faut que j'aille voir André maintenant, que je lui remonte le moral après la tannée que ce vieux George lui a mise. Tu réfléchis, le Flic, t'as mon numéro.

Paolo froissa le chèque dans sa paluche arthritique, et s'écarta pour le laisser sortir.

- Va te faire foutre, toi et tes combines de rat.

Kravine se retourna.

- À la prochaine.

Le front dans les mains, George ne décollait pas du banc.

- Va chercher la tire, Paolo, je te retrouve à l'entrée.

- Qu'est-ce qu'y voulait?

- La bagnole, magne-toi.

- Tu veux pas un coup de main pour...

- Paolo!

- C'est bon, j'y vais. T'énerve pas.

George ne pensait qu'à une chose, se faire masser la couenne par une pute, raconter son match, gagner encore une nuit. Ce soir, il avait fait trois cents euros. Demain... demain quoi?

On négociait ses restes. Tant qu'ils valaient quelque chose.

Une vacherie. Sans doute ce qu'on lui offrirait de mieux.

Boxeur aux ordres d'un promoteur véreux, pour gonfler les victoires de ses poulains. De quoi continuer à se faire du fric, en se couchant quand il faut.

Il aurait dû lui éclater la gueule.

Accepter, en fin de carrière, le deal d'un type qui avait ruiné ses débuts... Parce que personne d'autre n'allait venir le trouver, au fond du trou dans lequel il allait s'enfoncer.

Kravine savait ce qu'il faisait.

Prendre la thune? Pas faire le con et sortir propre de ses pattes? En sachant qu'il y avait pire que de finir estropié : la honte de terminer avec une sale réputation. Les saletés du ring finissaient toujours par se répandre au-dehors. Les sportifs dopés faisaient des flics sans promotion. George savait déjà ça. Deux ans à se refaire une santé morale auprès de la commission, ses meilleures années foutues, des doutes jamais éteints, une carrière pro aux chiottes. Sur son front, toujours l'étiquette que les cicatrices n'avaient pas effacée. Pourri.

Indélébile.

Paolo l'avait tiré d'affaire en débarquant.

Il allait accepter. Peut-être pas tout de suite, mais il allait accepter.

Pour boxer.

George n'était pas con au point de croire que quelqu'un d'autre le forçait à choisir.

La porte s'ouvrit, il rugit :

- Qu'est-ce qu'y a? T'as oublié les clefs?

- De quoi tu causes, le Mur?

La nuit était pleine de saloperies, à croire qu'elles s'étaient toutes donné rendez-vous dans son vestiaire.

La tignasse frisée, le tee-shirt moulant sur les bras gonflés à l'hélium, la peau bronzée du Pakistanais. Boxeur pour la drague, videur dans un club de Passy. Personne n'en voulait comme sparring tellement il était nul, malgré l'envie générale de lui fermer sa grande gueule.

- Qu'est-ce que tu veux ?

George savait aussi qu'il pointait à la maison poulaga. Pas un hasard s'il venait se faire les bras au 14, où beaucoup de flics s'entraînaient.

- Ben comme tout le monde, féliciter le champion !

Paki sautillait aux quatre coins du vestiaire, répétant des enchaînements qu'il n'était pas foutu d'imiter, même à vide.

- OK, je suis pas là pour parler technique, le Mur. En fait, j'ai un truc à te demander.

La coke et les amphètes lui sortaient par les oreilles.

- C'est un service, mais pas pour moi, tu vois. Un service pour un pote, enfin c'est un client de la boîte, un type que je connais. Un truc dans tes cordes, champion ! Je pourrais le faire, mais bon, y a un souci, alors je peux pas.

- Arrête de bouger comme ça, tu me donnes mal au crâne. C'est quoi cette histoire de service ?

- Bon, je sais que t'es flic, George, mais je sais que t'es pas non plus un... (Il réfléchit, s'arrêta de bouger ; le mot lui échappait.) Ouais, bref, pas un flic comme les autres, quoi ! Tu l'as bien amoché, le bamboula ! Tu lui en as mis plein la gueule ! Ouais, t'es cool, mec ! Tu le prendras pas mal, OK, ce que j'avais t'dire ?

- Accouche, je rentre me pieuter.

Le Pakistanais se calma un peu, sautillant sur place.

- Bon, ce client donc, il a un problème. Ça te dirait de t'faire facile un billet de cinq cents ?

George leva un sourcil imberbe, barré de pansements.

- Je peux rien faire pour les PV.

- C'est pas un problème de PV. Ce mec, il a pas de PV.

George passa la sangle de son sac sur son épaule.

- Alors je peux rien pour lui.

- Tu te trompes, George. Un gars comme toi peut des tas de choses. En fait, c'est un problème de cul, tu vois ?

Plus le Pakistanais essayait d'avoir l'air rusé, plus

Crozat était convaincu qu'il le prenait pour un con. La fatigue lui plombait la tête, des acouphènes lui déformaient l'audition.

- Achève, Paki, j'ai pas que ça à foutre.

- Ce type, il a un problème avec un mec.

George sourit bêtement.

- Il est pédé ?

Le Pakistanais se figea, la gueule enfarinée. Il articula lentement :

- Non, George. Il a une femme. C'est ça son problème.

Comment pouvait-on se plaindre d'une femme, pensa George sans réaliser qu'il n'en avait pas.

- Avec qui il a un problème alors ? Tu me fatigues, je comprends rien à tes histoires. Je me casse.

- OK, bouge pas ! Sa femme couche avec un autre mec. Cinq cents euros pour lui mettre une dérouillée. Au mec. Son amant, quoi. C'est clair comme ça ?

George inclina sa tête de vieux ballon effiloché. Ses moignons d'oreilles tournèrent au rouge, ses sourcils rafistolés en vitesse recommencèrent à saigner.

- Quoi ?

- T'as dit que tu le prendrais pas mal !

- J'ai rien dit du tout. Tu me prends pour un barbouze ?

- Oublie, c'était une connerie !

Avant que George ait pu le choper par le tee-shirt, le Pakistanais disparut du vestiaire.

Paolo attendait au volant de sa vieille Citroën.

- T'en as mis du temps.

Les amortisseurs de l'AX grincèrent.

- Brûle les feux, faut que je dorme, nom de Dieu.

Du même auteur

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le Marin